

FICHE DE PRESENTATION

1 – LIDDELL HART et les guerres modernes : une approche maritime.

2 – Capitaine de corvette Henri Schricke.

3 – 15 mars 2000.

4 - Division C - Groupe C1

5 – Mémoire de stratégie.

6 - Résumé :

Sir Basil-Henry Liddell Hart, stratège britannique de l'Ecole historique, a proposé dans ses ouvrages, Les guerres modernes puis Stratégie, des principes de la guerre. A partir d'une lecture critique de son œuvre sous une approche maritime, il est proposé de définir les éléments de base d'une stratégie navale, pilier d'une stratégie plus générale.

Cette approche d'une stratégie navale ne peut se concevoir qu'en tenant compte d'un nouvel environnement qui privilégie la politique du "fait accompli" de la part de l'adversaire potentiel. Elle soulève également la problématique de la réflexion française contemporaine en matière de stratégie navale. Cette réflexion reste encore timide en raison d'une subordination jusqu'à nos jours de toute stratégie à la stratégie de dissuasion.

7- Mots clés :

Stratégie ; stratégie maritime ; Liddell Hart.

Mémoire de stratégie



LIDDELL HART et les guerres modernes, une approche maritime.

Capitaine de corvette Henri Schricke
7^{ème} promotion
Groupe C1

Table des matières

I. INTRODUCTION. POURQUOI LIDDELL HART.....	3
II. LIDDELL HART ET LA MER.....	5
II-A. LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE	5
II-A-1. Le cas du Jutland.	5
II-A-2. Le blocus.	6
II-B. DEUXIÈME GUERRE MONDIALE ET APPROCHE INDIRECTE.....	6
II-C. SUEZ 1956.	7
II-D. L'AMPHIBIE.....	7
II-E. L'INTERARMÉES ET L'INTERALLIÉ.....	8
III. LES GUERRES MODERNES.....	8
IV. UNE STRATÉGIE MARITIME CONTEMPORAINE TIMIDE.....	10
IV-A. LES ÉVOLUTIONS RÉCENTES ANGLO-SAXONNES.....	11
IV-A-1. From the sea...Forward from the sea.	11
IV-A-2. La Royal Navy.	12
IV-A-3. Et l'OTAN ?	12
IV-B. UN POINT DE LA SITUATION FRANÇAISE.....	13
IV-B-1. Marquée par le désarroi...	13
IV-B-2. ...et la timidité ou la voie de la facilité.	14
V. LES COMPOSANTES D'UNE STRATÉGIE MARITIME.....	15
V-A. LES AXIOMES.....	16
V-B. ...COMPLÉTÉS DES FACTEURS GÉOGRAPHIQUES... ..	21
V-B-1. Les points.	21
V-B-2. Les lignes.	22
V-B-3. Les flux.	22
V-B-4. Les réseaux.	22
V-B-5. Les zones.	22
V-C. ...DANS UN ENVIRONNEMENT DIFFÉRENT.....	23
V-C-1. D'un point de vue géographique.	23
V-C-2. D'un point de vue de la manœuvre militaire.	24
V-C-3. D'un point de vue politique.	25
VI. CONCLUSION.....	26
BIBLIOGRAPHIE.....	28

“The only satisfactory method of ensuring unity of effort lies in due preparation of the minds of the various commanders, both chief and subordinate, before the outbreak of hostilities. Such preparation comprehends not only adequate tactical and strategic study and training, but also a common meeting ground of beliefs as to the manner of applying principles to modern war.”

LCDR Dudley W. Knox, USN
“The Role of Doctrine in Naval Warfare”
U.S. Naval Institute Proceedings, 1915

I. Introduction. Pourquoi Liddell Hart.

Les travaux du stratège britannique Liddell-Hart sont relativement peu connus, pour ne pas dire ignorés de la plupart de nos contemporains. La lecture de ses ouvrages amène pourtant à admirer le travail d'un esprit visionnaire même si la plus grande partie de ses travaux procède d'une approche historique de la stratégie.

Ce mémoire avait à l'origine pour objectif une lecture critique du travail de Sir Basil-Henry Liddell Hart sous une incidente maritime et devait, en conséquence, aboutir à une mise en exergue des aspects de son œuvre qui pouvaient ressortir d'un aspect maritime d'une stratégie générale. Au-delà de cet objectif initial, il est apparu intéressant d'essayer, sans prétention, de poser les prémices d'une stratégie navale. Ce travail figure en dernière partie du mémoire. Cette stratégie, bâtie sur les axiomes proposés par Liddell Hart, complétés d'éléments géographiques, doit prendre en compte l'environnement des opérations navales actuelles qu'une approche historique de la stratégie navale ne peut anticiper. Enfin, mais en évitant des travaux prospectifs inopportuns, on ne peut ignorer les sujets d'inquiétudes ou les approches particulières des grandes marines dans le nouvel environnement de travail à court terme.

Liddell Hart étudie l'histoire militaire afin de tirer bénéfice de l'expérience d'autrui, non pas sur un ou deux conflits mais bien sur l'histoire de l'humanité afin de se donner le maximum de chance d'en retirer les principes les plus constants, voire des données intangibles. Il a, dans un premier temps, étudié la période qui s'étend des guerres Helléniques à la guerre russo-japonaise sans oublier la guerre civile américaine ou la guerre de 1870. Il a également publié une biographie de Scipion l'Africain... Ses travaux plus fouillés et plus tardifs sur les deux guerres mondiales ainsi que ses essais sur le déterrent nous permettent de consulter une bibliographie riche, complète, parfois iconoclaste, souvent visionnaire, mais surtout d'une lecture aisée alors que récits, études et traités conceptuels y sont pourtant à foison.

Liddell Hart, comme Corbett, est un tenant de l'école historique. Cependant, il me semble qu'il procède moins à des déductions historiques qu'à un état des lieux, un constat, qu'il complète par des propositions. Liddell Hart est peut-être moins un historien qu'un militaire qui prend du recul par rapport à son métier. Auteur prolifique durant la période entre les deux conflits mondiaux, les bouleversements technologiques de la guerre froide et la stratégie de dissuasion, loin de le laisser indifférent, l'ont amené à jeter un regard neuf, voire iconoclaste, sur les conséquences de la dissuasion. Sa vision de la guerre apparaît très différente de celles des stratèges ou historiens militaires de la fin du XIXème siècle.

Dans The British Way in Warfare, et à partir d'une étude sur « une technique purement britannique », Liddell Hart expose la nécessité pour les armées modernes

de revenir aux méthodes de mouvement (classiques) sans sacrifier plus longtemps à la théorie de la recherche du combat à tout prix. Il étaye sa démonstration par une analyse de la guerre civile américaine, du conflit austro-allemand de 1866, de la guerre de 1870, de la campagne de Bonaparte en Italie, et de la guerre de 1914-1918 avec, en particulier, un chapitre consacré à la bataille de la Marne dans lequel il encense Gallieni au détriment de Foch.

Ses considérations tactiques sur le rapport homme / largeur de front sont peut-être dépassées et, de toute façon, sans importance d'un point de vue maritime. Le principe de la mobilité appliqué au char d'assaut n'est peut-être pas reconductible pour les forces maritimes pour lesquelles les vitesses de déplacement n'ont pas évolué sauf, peut-être, dans le cas de la propulsion nucléaire et de l'aviation navale.

Plutôt que d'opposer, à notre époque, vieille et jeune école, c'est à dire respectivement écoles historique et matérielle, il paraît possible d'élaborer une pensée navale qui procède d'idées générales à valeur universelle, complétée des idées qui découlent des opérations conduites actuellement ou qui semblent du moins prévisibles à court terme. En quelque sorte, compléter le travail de l'Ecole Historique par un travail de prospective, pour autant que notre vision du court terme l'autorise. Je propose de ne pas partir des auteurs classiques Mahan, Corbett et Castex mais bien, au contraire, de retenir chez un auteur visionnaire des principes de la guerre qu'il qualifie d'axiomes. Le projet peut paraître ambitieux mais en définitive il ne s'agit que de participer modestement à une nouvelle dynamique qu'il importe de mettre en œuvre.

Les écrits de Liddell Hart convergent vers Stratégie dont la dernière édition date de 1971. Il s'agit en fait d'une réédition de son ouvrage Les guerres décisives de l'histoire qu'il a complété au fil du temps de considérations sur les deux conflits mondiaux et, surtout, d'un chapitre XX qui traite des fondements de la Stratégie et de la Grande Stratégie. On y retrouve, en particulier, une synthèse de ses idées-force vis-à-vis de l'arme nucléaire et des conséquences de la dissuasion, des axiomes ou principes généraux de la stratégie, de la place respective du politique (au sens de l'homme d'Etat) et du militaire dans le domaine de la conduite de la guerre mais également un plaidoyer pour l'approche indirecte, tant sur le plan physique que sur le plan psychologique.

La plus-value apportée par Stratégie tient essentiellement à la reprise et l'actualisation des idées exprimées dans L'alternative militaire (séparation claire des objectifs et des responsabilités du militaire et du politique) et dans La guerre moderne en matière de principes de stratégie puisqu'il en reprend l'intégralité de la quatrième partie (cf. para V ci-dessous).

"Si tu veux la paix, prépare la guerre". Cette maxime romaine, ressassée, fait pourtant l'objet d'un constat d'échec relatif puisque jamais une nation n'a eu d'armée assez puissante pour la garantir contre une attaque en temps de paix ou lui assurer la victoire en temps de guerre (surtout avec le développement des menaces indirectes). D'où la proposition de Liddell Hart : "si tu veux la paix, comprends la guerre", base de l'enseignement et de la réflexion stratégique militaire contemporaine.

Encore une fois, la dissuasion nucléaire, parapluie commode...et indispensable dans le cadre de la défense des intérêts de la nation ne doit pas occulter la nécessaire définition d'une stratégie autre, complémentaire, interarmées

dans la mesure du possible mais peut-être bâtie, élaborée à partir de briques élémentaires proposées par les « services » au sens anglo-saxon du terme.

Toutes les stratégies élaborent des théories à partir de l'histoire même s'ils s'en défendent. En effet, même l'Ecole matérielle élabore ses théories à partir des moyens et ces derniers sont le fruit d'une certaine forme d'histoire. En l'absence de conflits, est-il encore possible de tirer les enseignements pourtant indispensables à la redéfinition ou à l'élaboration d'une stratégie ? En reprenant les distinctions proposées par le générale Beaufre, nous nous intéresserons essentiellement par la suite à la stratégie opérationnelle qui vient en soutien de la stratégie générale militaire.

II. LIDDELL HART et la mer.

Comme il a été rappelé ci-dessus, Basil-Henry Liddell Hart est essentiellement un stratège de l'arme blindé et de la professionnalisation qui appuie ses thèses de recherches historiques considérables. Il se trouve cependant que ses publications traitent des affaires navales et que, dans chacun des cas, cette excursion hors de son domaine *a priori* préférentiel lui permet d'étayer ses thèses stratégiques. Ces thèses sont d'ailleurs argumentées dans The British Way in Warfare par l'importance qu'il donne au caractère de la nation britannique, ce dernier étant normalement en cohérence avec les théories stratégiques alors appliquées. C'est bien le problème de l'attitude britannique qu'il dénonce pour la période 1914-1918 : la stratégie traditionnelle de cette nation semble avoir été respectée sur mer et dans le domaine économique tandis qu'elle a été sacrifiée sur terre au profit de théories novatrices...mais désastreuses. Un exemple ? L'enlisement dans un conflit continental à partir de 1914 alors qu'une action dynamique par les flancs (Proche-Orient ou Balkans) aurait permis, selon lui, d'accélérer le processus de déstabilisation de l'Allemagne.

Les exemples rappelés ci-dessous donnent un aperçu des conclusions auxquelles le stratège britannique parvient et qui nous importent directement.

II-A. La première Guerre Mondiale.

II-A-1. Le cas du Jutland.

Olivier Sevaistre rappelle que Liddell Hart a publié en 1930 une histoire du premier conflit mondial qui met, en particulier, à mal la théorie officielle sur la bataille du Jutland et tendrait à justifier du moins en partie la conduite de Jellicoe qui a été désigné à l'époque comme responsable non pas d'une défaite...mais de l'absence de victoire éclatante ! L'opinion publique réclamait un traître ou un maladroit et il lui en fut donné un en pâture !

L'aspect révolutionnaire de cette version des faits est relativisé par le nombre d'ouvrages publiés à l'issue du premier conflit mondial dans le but de réhabiliter Jellicoe et de démontrer les manipulations faites aux rapports par l'Amirauté britannique. En effet, le vice-amiral Harper¹ dans La vérité sur la bataille du Jutland (1927) puis le vice-amiral Sir Reginald Bacon dans Le scandale de la bataille du

¹ Alors capitaine de vaisseau, Harper avait été désigné en mars 1919 pour établir le rapport officiel de la bataille du Jutland. En raison des modifications apportées à son travail et pour rétablir une certaine vérité, il a publié cet ouvrage qui se veut le plus factuel - et le plus honnête - possible.

Jutland (1928) avaient déjà mené des attaques "frontales" et mis en cause l'objectivité de l'Amirauté alors que, depuis le 1^{er} novembre 1919, le Premier Lord Naval était...l'amiral Beatty !

Toute la question est de savoir, et c'est là la thèse de Liddell Hart et des deux autres auteurs sus-nommés, si Jellicoe a effectivement appliqué des principes de la guerre, s'il a su faire preuve de jugement mais également d'une "audace réfléchie". La première conclusion qui s'impose est qu'il faut regarder l'action militaire comme une affaire importante qui ne doit pas laisser de place, au niveau du haut commandement, au sentiment et à l'exaltation mais au calcul, à la spéculation sur les conséquences éventuelles de l'action sur la stratégie générale. On ne peut alors admettre le moindre principe de jeu qui conduirait à courir des risques injustifiés.

Il s'avère cependant que les motivations de Liddell Hart d'une part, des deux marins écrivains d'autre part, sont différentes : le premier cherche en effet à opposer la conduite de Jellicoe, qui a su préserver un outil (Fleet in being), aux généraux français ou britanniques de l'armée de terre qu'il accuse d'avoir dépensé sans compter les troupes sur le front continental. Les seconds, en revanche, cherchent à réhabiliter Jellicoe au détriment de Beatty, ce dernier étant accusé d'irresponsabilité et de manipulation.

Quelles que soient les motivations des uns et des autres, il est cependant symptomatique qu'ils en arrivent à une même conclusion : il n'y a pas de place pour la prise de risque au détriment éventuel de la stratégie générale.

II-A-2. Le blocus.

"La marine fut (...) l'instrument du blocus (...), on voit ce blocus (...) devenir sans aucun doute l'agent qui décida de l'issue de la lutte." L'année 1918 illustre, selon lui, le fait que la stratégie et l'action navales sont des fondements de la stratégie générale. Le blocus est, par ailleurs, pris comme une grande stratégie d'approche indirecte, sans risque sinon la lenteur éventuelle de son effet.

II-B. Deuxième guerre mondiale et approche indirecte.

Son étude du second conflit mondial est orientée en grande partie sur la manœuvre blindée mais donne la part belle aux opérations navales avec, en particulier, un chapitre qui traite de la guerre dans le Pacifique.

Les démonstrations des approches indirectes par les Japonais sont, par exemple, l'attaque de Pearl Harbor alors que la première agression nippone était attendue dans les Philippines. De même, Singapour, la grande base navale Britannique, fut attaquée essentiellement à partir d'une manœuvre de débarquement des forces principales à près de 800 kilomètres au nord, manœuvre complétée d'opérations de diversion sur la presqu'île malaise. Enfin, dans les Philippines, les forces américaines durent se replier après avoir subi des assauts convergents de forces débarquées au nord et au sud.

En 1942, la reconquête américaine procéda tout d'abord d'une stratégie d'approche directe (Guadalcanal, Nouvelle Guinée) sanctionnée par des pertes humaines élevées et une progression très lente. Dès lors qu'ils appliquèrent des tactiques de manœuvre amphibie dans le cadre de l'application d'une stratégie d'approche indirecte, les américains purent procéder par bonds plus importants, en faisant peser l'incertitude sur leurs objectifs ce qui entraînait l'adversaire à étaler son dispositif.

La guerre en Méditerranée n'est pas passée sous silence. D'un point de vue naval comme d'un point de vue terrestre, les grandes leçons qu'il en tire, dans le cadre strict d'une stratégie d'approche indirecte et sur le théâtre d'Afrique du Nord, tiennent aux limitations des élongations et de la dispersion stratégique. L'exemple du débarquement allié en Sicile lui permet de démontrer qu'il faut impérativement disposer du choix du lieu du débarquement tout en faisant peser une menace sur une zone la plus vaste possible.

Le débarquement en Normandie procède d'une idée générale identique : offrir la possibilité de faire peser une menace sur plusieurs points à la fois (Le Havre et Cherbourg par exemple).

II-C. Suez 1956.

L'opération MOUSQUETAIRE franco-britannique fait suite à la nationalisation en juillet 1956 du canal de Suez par Nasser. Cette opération est symptomatique de la perversité du maintien de vieilles habitudes :

- **Absence de surprise** puisque les moyens amphibies ont un temps de transit de six jours depuis Malte et que leur appareillage est connu ;
- **Lenteur** (problème général du tempo), puisqu'il s'écoule quatre mois entre les mises en garde et l'opération proprement dite, qui laisse en plus le temps à l'opinion et à la diplomatie étrangère de réagir défavorablement. Par ailleurs, il s'écoule encore cinq jours entre l'ultimatum envoyé par les dirigeants franco-britannique et l'arrivée des premières troupes aéroportées.

En revanche, cette opération, indépendamment de l'échec politique et diplomatique qu'elle constitue, montre sur le plan militaire l'importance de la prise des points-clés du théâtre par les opérations aéroportées et amphibies.

II-D. L'amphibie.

L'étude qu'il fait des deux conflits mondiaux l'amène à souligner l'importance de disposer de moyens amphibies afin de pouvoir porter un coup sur les flancs stratégiques de l'adversaire. La capacité amphibie est remarquable par l'importance de son pouvoir de diversion. Quelques-uns des aspects du second conflit mondial ont été évoqués ci-dessus. Liddell Hart insiste également sur l'importance qui aurait pu être donnée à la manœuvre amphibie durant la première guerre mondiale : Kitchener comme Churchill croyaient en une stratégie d'approche indirecte et considéraient que le théâtre européen devait être considéré comme un tout. A ce titre, ils préconisaient très tôt (dès 1915) des opérations sur le "flanc stratégique" des puissances centrales mais sans succès puisque les grands états-majors français et britanniques étaient persuadés de pouvoir l'emporter sur le front français à court terme. Les opérations conduites dans les Dardanelles ne peuvent, en revanche, être considérées comme représentatives d'une opération amphibie : offensive initiale menée avec des moyens trop faibles et face à un adversaire sous-estimé puis acheminement très étalé dans le temps des effectifs...

A notre époque, il faut cependant se poser la question du nombre de nations qui seraient encore en position de détenir une réelle capacité amphibie. En effet, les capacités réalisées des armées de cette fin de vingtième siècle sont en réalité beaucoup plus proche du transport opérationnel. Par ailleurs, les concepts, nationaux ou non, des opérations amphibies tels qu'ils sont connus et susceptibles

d'être appliqués tiennent plus d'un concept *a minima*, parfois très réducteur. Il est indéniable que les capacités amphibies occidentales contemporaines ne peuvent être employées que dans le cadre d'une stratégie d'approche indirecte, avec un adversaire connu et faiblement défendu sur le lieu de la manœuvre. En particulier, le volume des moyens susceptibles d'être mis en œuvre à court terme sont sans commune mesure avec ceux de l'histoire des derniers conflits...dont on tente cependant de tirer un maximum d'enseignements.

En revanche, la capacité de mener une opération amphibie représente une puissance en soi, à la condition de bénéficier de la souplesse que confère la puissance maritime...et de forces amphibies spécialisées. Il ne faut en effet pas traiter cet aspect des opérations sous l'angle du "but général" mais bien comme une affaire de spécialistes !

II-E. L'interarmées et l'interallié.

Liddell Hart semble fasciné par le concept des Marines (au sens anglo-saxon du terme), par leur souplesse et la complémentarité des moyens. Cette fascination compréhensible, mais surtout visionnaire, préfigure l'avenir qui est au commandement et au soutien interarmées (dont le corps des Marines est précurseur, c'est exact) mais plus aux forces spécialisées, aux services, du moins dans les armées des nations de taille commune.

Il présente également un plaidoyer pour une force internationale et interarmées, en tant que moyen d'aider à préserver la paix, mais dans une forme qui nous paraît aujourd'hui difficilement imaginable : il souhaite en effet s'affranchir des contingents nationaux pour composer une force multinationale totalement intégrée. Les difficultés signalées (intégration, homogénéité,..) sont en partie contournées par le principe des états-majors interalliés et plus particulièrement, en conduite, au niveau opératif par les QG de GFIM de l'Alliance Atlantique. Cependant, les orientations envisageables de l'Europe de la défense, depuis le sommet d'Helsinki, laissent penser que le stratège britannique était un visionnaire !

Enfin, il souligne, de façon générale, les risques de l'alliance qui amène à subordonner ses intérêts ou sa stratégie à ceux des partenaires ou encore de substituer les alliances à l'effort national. Ses appréhensions liées à l'émergence de l'Alliance Atlantique peuvent être reprises telles quelles dans les débats qui traitent de la création d'une Europe de la défense. Comment traduire, avec le filtre de lecture de Liddell Hart et dans le cadre d'une approche pessimiste, les discours (enflammés) en faveur d'une défense européenne ou, du moins, de promotion de la complémentarité ? L'alibi, indiscutable, de l'économie ne cache-t-il pas un souhait enfoui, un fantasme, de voir l'effort de défense assuré par une collectivité, évitant ainsi les prises de décision qui sont jugées ensuite par l'Histoire ?

Enfin, puisque l'ignorance, comme la paralysie, sont les pires ennemis du militaire et du stratège, il suggère déjà la mise sur pied d'un état-major interarmées dont le personnel posséderait la culture des autres armes et dont l'embryon se trouverait dans...le CID ! En fait il évoquait alors (1935) le Collège Impérial de Défense britannique qui en était à sa sixième année d'existence.

III. Les guerres modernes.

"The seas are no longer a self-contained battlefield. Today they are a medium from which warfare is conducted. The oceans of the world are the base of operations from which navies project power onto land areas and targets. The mission of protecting sealanes

continues in being, but the Navy's central missions have become to maximize its ability to project power from the sea over the land and to prevent the enemy from doing the same.
Timothy Shea: Project Poseidon, 1961

Quelle guerre, que faut-il craindre alors que nous sommes protégés par notre capacité de dissuasion ou par les dispositifs de défense collective ?

Dans la préface de son ouvrage L'alternative militaire, Liddell Hart, alors qu'il traite de l'évanouissement du déterrent et de son remplacement, anticipe sur le renouveau des moyens dits conventionnels. En effet, alors que nous sommes confrontés à la problématique de la guerre nucléaire et de l'emploi de l'arme atomique, le déterrent nucléaire (pour reprendre les termes en usage à l'époque), dans la forme en laquelle nous pouvions avoir confiance, s'est évanoui, sauf "comme déterrent de son propre genre d'action".

Il en découle **un champ d'action renouvelé et accru au coup de surprise** que peut produire rapidement et presque sans effusion de sang un "fait accompli" qui préfigure les conflits contemporains auxquels nous sommes confrontés.

Quelle importance donner aux nouveaux moyens ? Cela induira-t-il un changement de stratégie ? La lutte soviéto-américaine a illustré, dans le domaine de moyens développés par l'adversaire, l'importance de savoir ouvrir les yeux, de ne pas sous-estimer ou mésestimer l'adversaire. Est-on en mesure aujourd'hui d'estimer réellement la menace des adversaires potentiels à l'horizon de 20 ou 40 ans ou alors la négation de cette menace obéit-elle à un choix politique contraint par des objectifs de politique intérieure ? Il est intéressant de rappeler à cette occasion ce que Liddell Hart écrivait dans les années cinquante au sujet de la menace de l'époque : "tandis que la stratégie ne s'occupe que de gagner la guerre, la grande stratégie a des perspectives plus lointaines...les hommes d'Etat restent ceux qui dirigent la haute stratégie, et les soldats, en tant que serviteurs du gouvernement, devraient le comprendre...l'histoire devrait nous avoir appris qu'il n'y a pas d'antagonisme définitif et éternel. Un relâchement de la tension, même s'il peut paraître n'être que temporaire, offre les meilleures chances de modifier la situation. Ce qui peut signifier la disparition de la menace actuelle."

L'appartenance "fatale" à l'OTAN sous-armée, à la fois provocation et tentation pour l'adversaire soviétique, dénoncée dans le cadre de la guerre nucléaire et des grands programmes de reconstruction et d'armement de l'après-guerre, reste d'actualité si l'on s'en tient, par exemple, au seul domaine des règles d'engagement. La cohérence des missions et des moyens doit rester par ailleurs un souci permanent.

En résumé, on peut sans grand risque, rapprocher les conditions à réunir pour la crédibilité de la dissuasion (déterrent) de l'époque et celles nécessaires maintenant pour la gestion des opérations de crise, ou pour le maintien d'un certain "ordre mondial" et qui impliquent cohésion de la coalition, réactivité et crédibilité tant politique que technologique.

Est-on en mesure de bénéficier des enseignements des crises de la Guerre Froide ou de celles qui se sont déroulées depuis ? Il apparaît que l'opinion publique a pris conscience de « l'inversion des vulnérabilités » chère au général Gallois. La diplomatie, le prépositionnement des forces sont les préalables à l'action militaire éventuelle. Dans ce contexte, et cela est souligné par tous les auteurs, l'outil

aéronaval est particulièrement adapté en raison de son statut juridique particulier d'où une coloration « maritime » donnée à l'ensemble des opérations de crise : le terme de « diplomatie navale » est alors entré dans les mœurs. Il s'agit cependant là d'un outil somme toute plus politique que militaire et l'image médiatique qui en résulte déborde de notre propos. Par ailleurs, cette « diplomatie navale » montre ses limites en fonction de l'implication politique réelle, sa crédibilité découle directement du bon usage éventuel qui en aura été fait...dans un passé compatible avec la mémoire sélective de l'être humain.

Plus récemment, l'importance du transport opérationnel par voie maritime (95% de la logistique des forces de Desert Storm) et la nécessaire présence d'une couverture aérienne assurée par les moyens aéronavals américains durant les premiers déploiements aéroterrestres sont là pour nous rappeler la nécessité, à défaut de la primauté, d'un outil maritime puissant.

IV. Une stratégie maritime contemporaine timide.

"Il n'est pas surprenant (...) que la pensée navale ait toujours été en retard sur la pratique et qu'elle ait, parfois de manière assez caricaturale, théorisé avec une guerre de retard."

Hervé Coutau Bégarie.

Liddell Hart nous rappelle qu'un conflit donne l'occasion de recréer une stratégie. Quel profit peut-on alors espérer tirer de notre époque en matière doctrinaire ? L'étude de l'histoire suffira-t-elle à la culture stratégique de l'officier ou doit-on recourir à une confrontation avec le monde économique ? Les opérations de soutien, maintien, restauration ou imposition de la paix nous permettent-elles d'élaborer autre chose que des doctrines d'opérations de soutien ? Qu'en est-il de la stratégie pure ? Autant de questions qui se posent aux officiers de la fin du vingtième siècle. Le challenge est de réussir, sans trop de prétention, à proposer les « briques élémentaires » d'une stratégie navale à travers des principes, une revue des facteurs géographiques à prendre en compte et, enfin, un aperçu du nouvel environnement, même si ce dernier a déjà été ébauché dans le chapitre précédent.

La manœuvre navale dans un conflit moderne participe à un tout interarmées; pour autant, peut-on considérer que la stratégie navale n'est qu'un volet d'une stratégie générale? Rien n'est moins sûr.

Cet essai de définition d'une stratégie maritime doit-il, comme le suggère M. Coutau-Bégarie, préciser le statut du nucléaire à la mer ? En réalité, cette problématique semble maintenant dépassée : la décision de mise en œuvre du nucléaire est un acte politique, les modalités pratiques appartiennent, elles, au domaine de l'entraînement. Pour ce qui concerne la menace nucléaire à la mer et les tactiques de « gestion » de l'environnement NBC, ces modalités font l'objet d'une documentation alliée connue et adaptée. Il n'existe pas, à mon sens, d'autre domaine actuel ou à court terme en mesure de justifier l'élaboration d'un volet nucléaire d'une stratégie navale. Par ailleurs, le retour possible du nucléaire tactique en Russie ne modifie pas fondamentalement la donne pour les opérations navales : une menace nucléaire tactique est une menace de niveau interarmées qui pèse sur le théâtre d'opérations, dont la gestion revient au commandement interarmées de théâtre. La menace nucléaire, comme les menaces bactériologiques ou chimiques,

peut bien sûr être prégnante dans le cadre de la planification des opérations amphibies. On notera cependant que le concept de "Revolution in Military Affairs" (RMA) américain ne traite que des moyens conventionnels.

Existerait-il une arme novatrice, redoutable, susceptible de remettre définitivement en cause les procédures et tactiques employées au point de s'interroger sur la validité des "principes de la guerre" ? Les armes stand-off, les missiles anti-navires, l'aviation navale, les sous-marins d'attaque discrets, des moyens de guerre électronique performants ont fait leur apparition ou se sont considérablement améliorés depuis les années 60. En fait, rien de comparable à l'arme blindée ou à l'aviation, tous les deux chèrement défendus par Liddell Hart, n'a fait son apparition. Et à défaut d'armes, on s'aperçoit que ce sont des "états d'esprit" qui viennent en soutien de l'émergence de nouvelles technologies ou plutôt de leur emploi : Revolution in Military Affairs (RMA), Network Centric Warfare, Info War,...

En fait, les pronostics sur l'évolution des conflits restent encore prudents. On peut espérer que les derniers conflits mondiaux sont les « épilogues » d'une période à laquelle l'arme nucléaire a mis fin...même si cela suppose que chacun des adversaires potentiels fasse preuve de rationalité.

IV-A. Les évolutions récentes anglo-saxonnes.

IV-A-1. From the sea...Forward from the sea.

En 1992, From the sea définit les nouvelles orientations prioritaires de la marine américaine qui sont désormais la capacité de projection ainsi que la capacité d'appui, depuis la mer, des opérations menées à terre. Le champ d'action privilégié alors identifié est le littoral. Sa connotation interarmées et indéniable puisque le texte concerne la Navy et le Marine Corps. L'outil de base pour mener à bien cette stratégie est le Naval Expeditionary Force.

En 1994, sont publiés les documents Naval Warfare (Naval Doctrine Publication 1) et Forward...from the sea. Le document NDP-1 rappelle les six actions militaires envisagées pour les forces navales : la dissuasion, le prépositionnement (posture qui découle en fait d'une dissuasion avec des moyens traditionnels), les opérations maritimes autres que la guerre, le transport opérationnel maritime, les opérations interarmées et la guerre navale. Dans ce dernier domaine, sont distingués deux types de guerre. D'une part une guerre d'attrition dont la bataille de l'Atlantique serait le meilleur exemple et, d'autre part, une guerre de manœuvre qui donne la part belle à l'approche indirecte et qui serait la caractéristique des opérations d'Inchon durant la guerre de Corée. Enfin, et toujours au niveau naval, il est rappelé les neuf principes de la guerre qui figurent également dans la documentation interarmées américaines et que le déroulement de la bataille de Midway illustrerait parfaitement :

- La définition d'un objectif clair et accessible ;
- La masse lorsqu'il s'agit de concentrer sa puissance à un moment et en un lieu bien définis ;
- La manœuvre ;
- L'offensive, lorsqu'il s'agit d'obtenir, de conserver et d'exploiter la capacité d'initiative ;
- L'économie des moyens ;
- L'unicité du commandement ;

- La simplicité de la planification ;
- La surprise ;
- La sûreté.

En 1997, l'amiral Johnson, CNO, précise les modalités opératives d'application à la marine de la doctrine Forward from the sea (1994) dans l'esprit de Joint Vision 2010 (JV 2010). Il insiste alors tout particulièrement sur le nouvel environnement géographique, le littoral, dans lequel se déroulent les opérations traitées par la doctrine.

En écho aux "angoisses" exprimées par Liddell Hart dans L'alternative militaire (cf. para. III ci-dessus), les capacités de dissuasion par le déploiement permanent et la présence mais également la capacité de réaction immédiate en cas de crise sont bien considérés comme devant permettre d'éviter la politique du fait accompli (en français dans le texte) de la part de l'adversaire potentiel. Enfin, la Navy, à la pointe des débats d'idées qui accompagnent JV 2010, doit participer à la mise au point du concept des Marines intitulé Operational Maneuver From The Sea (OMFTS).

La conséquence directe de cette attitude pro-active de la marine américaine est le débat qui agite nos alliés sur l'adaptation de leurs moyens, moins aux missions de projection et de soutien (au sens de l'appui feu, de la protection,...) qu'à l'adéquation de ces moyens au nouvel environnement géographique. En effet, d'un concept découlent des moyens ou du moins la définition de ceux-ci et le DD 21 qui doit équiper l'US NAVY à terme ne répond pas à tous les besoins. On comprend alors mieux le débat autour du concept de Streetfighter qui, bien au-delà de la polémique dans Proceedings, préfigure l'avenir des moyens occidentaux.

IV-A-2. La Royal Navy.

Les principes fondamentaux de la doctrine maritime britannique sont largement diffusés dans un petit opuscule. Dans celui-ci sont rappelés en particulier les principes de la guerre retenus et qui s'appliquent à toute stratégie :

- Le choix clair d'un objectif unique ;
- L'entretien du moral ;
- La capacité d'action offensive et d'initiative ;
- La sûreté, en admettant des risques calculés ;
- La concentration des forces ;
- L'économie des efforts ;
- La souplesse ;
- La coopération.

Ceci dit, cet opuscule constitue essentiellement une compilation de toutes les données, nationales et otaniennes disponibles sur le sujet de la stratégie maritime et pêche par une absence de prise en compte d'un environnement qui ne sera pas toujours celui des Malouines.

IV-A-3. Et l'OTAN ?

La doctrine interalliée et interarmées de l'OTAN qui est décrite par le document Allied Joint Publication 01 (AJP-01) cède à la même facilité que celle qui peut être reprochée à une doctrine nationale : les actions navales ou la guerre navale sont "tronçonnées" en actions élémentaires par domaine de lutte (lutte anti-aérienne, anti-navire, anti-sous-marine,...) et pêche par l'absence d'une vision

d'ensemble, globale. Il n'y a pas de thème fédérateur qui pourrait participer à la création d'un état d'esprit.

Ceci n'a finalement rien d'étonnant puisque, malgré les impulsions anglo-saxonnes (c'est-à-dire américaines et relayées parfois par les britanniques), les publications de l'OTAN se caractérisent par un nivellement par le bas afin d'obtenir le consensus le plus large possible.

Enfin, en cette période de définition d'un nouveau concept stratégique, d'intégration de nouveaux membres, de recherche de légitimité hors des opérations type article V, les instances militaires de l'Alliance ont sans aucun doute des travaux plus urgents à conduire.

L'avenir réside, à mon sens, dans la capacité que pourraient avoir certaines nations à élaborer et publier une stratégie navale à un niveau national. Puis, si nécessaire, "rallier à la cause" les autres nations si cela s'avère souhaitable, voire profitable.

IV-B. Un point de la situation française.

Nous avons vu que Liddell Hart lie le caractère de la nation aux théories stratégiques appliquées. Comment doit-on alors traduire l'inexistence apparente de stratégie navale militaire dans notre pays ?

La culture stratégique française, son indépendance d'esprit relève maintenant de la politique, de la stratégie générale. Le militaire, lui, est conformiste pour des raisons qui sont rappelées ci-dessous (facilité, souci de préserver l'outil). On peut probablement opposer une stratégie générale défensive au niveau politique, qui se caractérise, justement, par son autonomie et la primauté de la dissuasion, à une stratégie militaire théoriquement plus offensive mais finalement inexistante dans le nouveau contexte. En effet, la « rupture incontestable dans la culture stratégique française » qui était apparue avec une marine principale détentrice de l'arsenal nucléaire national a surtout conduit à une sclérose de la pensée navale...sclérose qui a profité aux armées de Terre et de l'Air qui ont adapté leur format, leurs moyens, leur réactivité aux nouvelles missions.

L'avenir est un complément de la dissuasion sous la forme d'une stratégie d'action extérieure, du ressort des autorités politico-militaires et déclinée sous une forme maritime au niveau qui nous intéresse ici. En effet, la marine, premier instrument des capacités d'action extérieures, est la première à pouvoir appliquer le principe de Lyautey : montrer sa force pour ne pas avoir à s'en servir.

La réflexion américaine, la doctrine produite outre-Atlantique précède toujours de deux à trois ans les premières ébauches de l'OTAN en matière doctrinaire. Que dire alors du délai de réaction de la France en raison de sa place particulière au sein de la structure de commandement militaire intégré...

IV-B-1. Marquée par le désarroi...

On est globalement en droit de parler d'un désarroi des stratèges français, du moins pour ce qui concerne les marins, face à une nouvelle donne.

Nous sommes confrontés à un environnement radicalement différent et à des missions généralement plus proches des missions dites de Petersberg que des affrontements relevant d'une guerre navale. En conséquence, il faut toujours mettre

en œuvre des moyens conçus selon les errements des trente dernières années et inadaptés aux missions actuelles mais qui conditionnent toujours les idées architecturales et les tactiques. Les programmes d'armement en cours, quoi qu'on en dise, ne diffèrent pas suffisamment des précédents et résultent, eux aussi, d'une approche "historique" de la construction navale militaire. Quel sera le prochain aveuglement en matière de doctrine après ceux des doctrines d'emploi des blindés et de l'arme atomique qui ont été dénoncés par Liddell Hart ?

Le combat futur prévisible est imaginé dans le plan prospectif à 30 ans mais dans un but de définition des moyens et sous contrainte budgétaire éventuelle. Il est surprenant, me semble-t-il qu'il n'y a pas interaction entre responsables des plans, au sens de la programmation, et des stratèges ou des doctrinaires. Ces derniers en étant en définitive réduits à conceptualiser, a posteriori, avec des moyens imposés.

Là encore, la dynamique de la réflexion, ouverte, outre-Atlantique sur la problématique DD21 / Streetfighter, et au-delà de la question de l'enveloppe budgétaire, doit nous faire réfléchir.

IV-B-2. ...et la timidité ou la voie de la facilité.

La doctrine de dissuasion nucléaire a étouffé dans l'œuf ou sclérosé toute pensée navale depuis quarante ans. Le cas de la marine est symptomatique : son existence a été justifiée depuis les années 60 par sa participation directe à deux des trois composantes de la dissuasion. La quasi-totalité des moyens a été dédiée durant de longues années à des missions plus ou moins proches du domaine de la dissuasion. Quel besoin, dans ces conditions, de se préoccuper d'une stratégie navale... puisque le pouvoir politique avait, en quelque sorte, à la fois définie la seule stratégie qui importait et assurait le maintien des moyens !

Dans un autre domaine, l'importance de la publication anglo-saxonne, le dynamisme dont nos voisins font preuve, ont confiné les marins français à un travail de traduction, parfois d'enrichissement à la marge, de la production de l'OTAN. Quel est l'état des lieux ? A l'exception d'une production tactique pour les actions élémentaires, face à une menace bien définie, production qui relevait il y a encore peu d'une traduction de la documentation tactique OTAN, rien n'est écrit. La situation est cependant compréhensible : il est réconfortant, pour ne pas dire confortable, de n'être qu'un pion (sans connotation péjorative) dans un grand dispositif, une grande alliance, ce qui en fait a été le cas jusqu'au début des années 1990.

Sans pour autant être capable d'en proposer une autre rédaction, il me faut quand même constater la pauvreté des éléments relatifs à l'aspect maritime des opérations dans la récente Instruction 1000 relative à la doctrine interarmées d'emploi des forces en opération que ce soit dans le chapitre V, section 6 (L'action interarmées – Les actions maritimes) ou dans le chapitre VIII, section 3 (Bataille des capacités et maîtrise des espaces physiques – La maîtrise de l'espace maritime). Elle rappelle cependant un fait fondamental qui fait de l'outil maritime un instrument privilégié du politique et du stratège : l'emploi de la force est systématiquement adapté et est, si nécessaire, extrême.

On peut raisonnablement se demander si le fait de souhaiter traiter de stratégie navale a réellement un sens alors que le souci quotidien du militaire est de justifier l'existence de son outil, d'en faire une gestion patrimoniale. Par ailleurs, l'échelle de temps de la stratégie n'est en rien comparable avec celle de la vision

politique à l'ère de l'information. Le marin, stratège en puissance se réfugie dans les "basses œuvres", ce qu'il a appris à faire durant des années, et tente d'améliorer son outil de travail au fur et à mesure de l'émergence de nouvelles technologies. Il est rassurant, et c'est humain, de se focaliser sur les problèmes concrets, qui prêtent peu à polémique, même si cela se fait en définitive au détriment d'une réflexion approfondie dont nous manquons cruellement.

Cette impossibilité, mais aussi parfois également cette réticence, à prendre du recul et à conceptualiser pour mieux faire exécuter explique probablement les difficultés des marins à accepter l'émergence de nouveaux niveaux de commandement. Le niveau opératif², puisque c'est de lui qu'il s'agit, au delà du phénomène de mode éventuel, offre une chance au stratège naval de pouvoir conceptualiser, sans remettre en cause doctrines ou stratégies au niveau supérieur et tout en se gardant à l'écart des préoccupations les plus matérielles. On peut espérer et imaginer, sans faire preuve d'utopie, que le renouveau de la réflexion navale sera issu de ces instances.

Y a t'il malgré tout un avenir ? Je pense qu'il faut miser sur les forums de discussion à l'image de ceux qui sont alimentés par les officiers d'active et de réserve anglo-saxons. Forums bien sûr prolixes en informations...et en désinformation, mais qui autorisent une diffusion des idées, un lobbying constructif et plein d'avenir. Il s'agit également du seul moyen efficace, me semble t'il, pour stimuler un brainstorming virtuel mais efficace et dont nous avons un besoin urgent dans le domaine de la stratégie navale.

V. Les composantes d'une stratégie maritime.

Le but est ici, comme cela l'a été annoncé précédemment, de proposer les briques élémentaires d'une stratégie maritime ou stratégie navale. Il s'agit, dans un premier temps, de retenir chez Liddell Hart des principes intangibles, puis de rappeler quelques éléments de géographie appliqués à la stratégie et qui facilitent la mise en œuvre d'une discipline intellectuelle indispensable et, enfin, d'évoquer le nouvel environnement dans lequel et pour lequel il faudra à terme réussir à élaborer cette stratégie.

On rappellera pour mémoire les leçons de stratégie appliquées à la guerre froide proposées par Liddell Hart et qui sont récapitulées ci-dessous :

- Laisser une porte de sortie à l'adversaire ;
- Regarder son plan du point de vue de l'adversaire (se placer de l'autre côté de la colline), il ne faut pas créer de malentendus (une opération de sauvegarde pour l'un peut être considéré comme un geste offensif par l'autre) ;
- Ne pas tenter un bluff avec une main visiblement faible.

Ces leçons, aussi intéressantes et pleines de bon sens soient-elles n'en demeurent pas moins plus du domaine politique, ou politico-militaire, que militaire. Il est donc proposé, dans les lignes qui suivent, de tenter de se focaliser sur les

² Niveau opératif : il comprend ici le niveau de commandement interarmées et interallié ainsi que le niveau du commandant de composante.

champs d'action purement militaire, même si certaines actions et certains principes sont nécessairement reproductibles à plusieurs niveaux.

V-A. Les axiomes...

En écrivant The British Way in Warfare, le capitaine Liddell-Hart propose dans la quatrième partie de cet ouvrage, intitulée "L'essence de la guerre", ce qu'il appelle les axiomes de la stratégie. Il apparaît qu'il nous propose une "famille de modes d'action" pour attaquer les "centres de gravité" de l'adversaire en profitant de ses facteurs de faiblesse ou de vulnérabilité. La concentration de nos forces ne vise pas à un affrontement direct mais intervient après une phase initiale qui vise à disperser la puissance de l'adversaire. En particulier, il n'est pas hérétique de considérer que les actions maritimes participent à l'encercllement, à la saturation de l'adversaire et à la dispersion de ses efforts.

Ces axiomes de Liddell Hart, qui sont bien des principes et non des procédés, revêtent une importance toute particulière dans le domaine de la guerre navale qui relève essentiellement du concept de guerre limitée en raison de ses contraintes et de ses limitations en terme d'espace et de moyens. Les limitations d'espace recouvrent les volumes de mises en œuvre de armes et des senseurs ainsi que les déplacements somme toute relativement lents des forces navales, ce qui ne retire rien à leurs capacités de projection.

A l'époque moderne, le milieu maritime n'est-il finalement pas celui qui se prête encore (peut être en raison des vitesses de déplacement mais également par le nombre de rivages impliqués) à des études stratégiques cohérentes ? Il s'agit aussi du seul théâtre d'opérations sur lequel les principes énoncés par le capitaine Mayer avant 1914 ne risquent pas de se trouver vérifiés³ !

Enfin, dans la guerre moderne, l'action navale est probablement le seul domaine où la logistique n'est pas obligée de précéder le gros des moyens mais l'accompagne. Le champ de réflexion en matière de stratégie apparaît donc d'autant plus vaste...ou moins contraint !

La partie qui nous intéresse de The British Way in Warfare est reproduite ci-dessous *in extenso*.

³ Le capitaine Mayer, de l'armée de Terre française mais passé au journalisme en raison d'un départ forcé de l'Armée, prédit en 1902 que, dans la guerre future, "deux murs humains s'opposeraient l'un à l'autre, séparés seulement par une zone de mort et que cette double muraille resterait immobile malgré le désir mutuel d'avancer, en dépit des tentatives désespérées qui seraient faites d'un côté comme de l'autre".

L'ESSENCE DE LA GUERRE

Ce chapitre est très court, le plus court de tout le livre traitant de la guerre. De tous il a pourtant été le plus long à écrire; il condense, en effet, une longue étude de la guerre moderne tout en voulant simplifier à l'extrême, en cristallisant quelques vérités, qui, à l'observation, semblent être assez générales, et, à l'analyse, assez fondamentales pour être dénommées axiomes.

Ce sont des règles pratiques et non des principes abstraits. Napoléon avait compris que seule la pratique peut être d'utilité, quand il nous donna ses maximes.

La tendance moderne a été d'établir des principes susceptibles de s'énoncer en un seul mot et il faut des milliers d'autres mots pour les expliquer. Même alors, ils sont tellement abstraits qu'ils changent de sens avec les hommes et que leur valeur dépend de la propre compréhension de la guerre de ceux qui les emploient. Plus on s'adonne à cette recherche d'abstractions omnipotentes, et plus vain apparaît leur mirage. Elle me semble inutile, sauf, peut-être, en tant que gymnastique de l'esprit.

Tous les principes de la guerre, pour autant qu'ils sont, peuvent se condenser en un seul mot, la "concentration". Mais il faut ajouter : la concentration de la force contre la faiblesse. Encore faut-il pour donner à cette expression toute sa valeur, expliquer que cette concentration de la force dépend de la dispersion de la puissance de l'adversaire, produite à son tour par une distribution de la nôtre. Votre dispersion, sa dispersion, votre concentration, telle est la suite logique et chaque terme dérive de celui qui le précède. La véritable concentration est le fruit de la dispersion raisonnée.

Voici donc un principe fondamental qui, bien compris, permettra d'éviter l'erreur également fondamentale – et si fréquente – qui donne à l'adversaire le loisir et le temps de procéder à sa concentration pour répondre à la vôtre. Mais poser un principe n'est pas de grand intérêt pratique.

Mes axiomes – mes maximes – ne sauraient se condenser en un mot ; elles peuvent l'être sous une forme brève et pratique. Elles ne sont pas nombreuses, six tout au plus : quatre positives et deux négatives. Elles s'appliquent aussi bien à la stratégie qu'à la tactique, à moins qu'il en soit autrement indiqué.

CE QU'IL FAUT FAIRE :

1. *Choisissez la ligne la moins normale, la plus inattendue.* Substituez-vous en pensée à l'ennemi et imaginez ses intentions probables.
2. *Exploitez la ligne de moindre résistance,* aussi longtemps que vous pouvez ainsi espérer vous rapprocher de votre but. (en tactique, cette maxime s'applique à l'emploi de vos réserves, et en stratégie, à l'exploitation de tout succès tactique).

Ces deux préceptes viendront coïncider si vous pouvez :

3. *Entamer des opérations ayant plusieurs objectifs.* Vous enfermez ainsi votre adversaire dans un dilemme et vous pourrez, plus aisément, atteindre au moins l'un d'eux (là où l'ennemi se gardera le moins bien) sinon l'un après l'autre. N'avoir qu'un objectif, c'est vouloir y renoncer : l'ennemi au courant de votre intention vous barrera la route. Aucune erreur n'est plus fréquente que celle qui consiste à confondre l'unité des opérations, sage politique, et l'unité d'objectif, qui ne conduit à rien. (Si cette maxime

s'applique surtout à la stratégie, elle trouve également sa place dans la tactique où elle est à la base de la méthode de l'infiltration).

4. *Veillez à ce que votre plan et vos dispositions soient souples et adaptables.* Vous pouvez, à chaque pas, prévoir le succès, le revers ou (ce qui est le plus fréquent) le demi-succès. Vos dispositions (ou votre formation) doivent permettre l'exploitation ou l'adaptation dans le plus court espace de temps possible.

CE QU'IL NE FAUT PAS FAIRE :

5. *Ne portez pas de coups que votre adversaire puisse parer.* Un chef doit avoir plus de ressources qu'un simple combattant. Par contre, un corps de troupe se "reprend" moins vite qu'un individu. L'Histoire prouve qu'il ne peut être de coup décisif avant que la puissance de résistance ou de parade de l'ennemi soit paralysée. *Il en découle qu'aucun chef ne doit lancer une attaque sérieuse sur un ennemi en position avant de le savoir paralysé.* Cette paralysie vient de la *désorganisation* et de son équivalent moral, la *démoralisation*.

6. *Ne renouvelez pas une attaque qui a échoué.* Une simple augmentation de masse ne suffit pas à changer les conditions car il est probable que l'ennemi se sera renforcé, de son côté, dans l'intervalle. Il est encore plus probable que son premier succès lui insufflera une énergie nouvelle.

De ces axiomes se dégage une vérité essentielle : il faut, pour vaincre, résoudre deux problèmes : *désorganiser* et *exploiter*. L'un précède et l'autre suit l'action proprement dite. Vous ne pouvez atteindre un ennemi avant d'avoir vous-même ménagé l'occasion et vous ne pouvez faire que le coup porté soit décisif si vous n'exploitez pas l'occasion nouvelle qui s'offrira à vous avant qu'il se relève.

Pour finir, je répondrai d'avance à l'objection qui suit inévitablement l'énoncé du premier axiome et qui s'exprime par la question familière : "que fera l'ennemi pendant ce temps?" La réponse est – l'Histoire nous l'apprend – qu'il ira au plus simple, au plus évident, et qu'il pensera que vous en faites autant. L'hypothèse est amplement justifiée par les faits historiques. Chacun s'efforce d'appliquer le plan qui lui paraît le plus logique, le meilleur ; il prête à son adversaire la même sûreté de jugement et la lutte reste indécise. Puis elle reprend et chacun tente de nouveaux mouvements inspirés par d'identiques calculs jusqu'à ce que l'épuisement ou le désespoir vienne arrêter le combat.

Parfois, rarement, le chef a quitté les chemins battus, il a osé l'inattendu. Il a remporté le succès décisif à moins que le sort n'en ait décidé autrement. Car la guerre est comme la vie : la chance la dirige. L'inattendu n'assure pas le succès, mais il l'appelle. Et voici pourquoi les grandes victoires des temps passés, quand elles n'ont pas été gagnées par des chefs habiles l'ont été par de grands imaginatifs. C'est peut-être à cette double raison qu'est due la longue suite des succès britanniques.

*Capitaine B.-H. LIDDELL HART
The British way in warfare*

On notera au passage l'absence de modestie de Liddell Hart qui considère à l'époque que son traité de stratégie peut tenir en un chapitre !

Il complète et enrichit ses principes en 1954 en adjoignant à ceux précédemment cités deux maximes positives :

- Ajustez la fin à vos moyens ;
- Conservez toujours votre objectif présent à l'esprit.

L'idée qui sous-tend les différents principes est que **le but véritable de la guerre est la paralysie plus que la destruction**. Mais également que la faiblesse matérielle et morale caractérise le vaincu surtout si sa stratégie repose sur l'emploi immédiat et brutal de la force simple. L'idée de la défaite qui découlerait d'une question morale est d'ailleurs présente chez la plupart des auteurs : Charles de Gaulle l'évoque également dans son essai Discorde chez l'ennemi.

Ceci dit, d'une interprétation de ces axiomes, on déduit une des idées maîtresses des études de Liddell Hart : **l'interdiction absolue de prendre des risques susceptibles de remettre en cause la stratégie générale**. A ce titre, la décentralisation des décisions n'est importante et ne doit être généralement admise que dans l'éventualité d'un conflit de haute intensité car l'état final recherché est alors clairement identifié. A moins, et nous reviendrons ci-dessous sur cet aspect du nouvel environnement, que les règles d'engagement et de comportement soient suffisamment claires et applicables.

Par ailleurs, je propose de retenir du cinquième axiome "ne portez pas de coup que votre adversaire puisse parer" une définition moins restrictive que celle qui est proposée ci-dessus et qui est destinée à un conflit de type symétrique. Il s'agit même d'un axiome fondamental dans les opérations de projection de puissance si l'on souhaite profiter réellement et aggraver la désorganisation de l'adversaire puis affecter son moral tout en évitant de prêter le flanc à la critique ou à une campagne de communication opérationnelle bien conduite par l'adversaire.

Il faut également **imposer le rythme pour maîtriser l'information et le cycle décisionnel**. Il s'agit d'un challenge qui découle directement du nouvel environnement caractérisé par des opérations multinationales et des technologies de l'information ou de l'aide à la décision performantes.

Il est bon de rappeler à quel point Liddell Hart insiste sur **la connaissance de l'adversaire** et sur **l'imagination** dont il faut savoir faire preuve. Or, la supériorité technologique privilégie généralement une planification unilatérale qui peut être mise à mal par un adversaire aux réactions imprévisibles. Les initiatives irrationnelles éventuelles de l'adversaire représentent sans nul doute le plus grand danger pour le stratège et le planificateur occidentaux. Une bonne connaissance des adversaires est, et restera, une clef du succès des opérations militaires. Le piège qui guette le possesseur de la supériorité technologique est justement celui de la méconnaissance, de l'ignorance de son adversaire. Cette supériorité technologique ne doit pas devenir un alibi pour limiter le champ de la réflexion et, en corollaire, celui de la manœuvre.

Il rappelle ailleurs que "L'imagination est un facteur aussi important que l'information, et d'autant plus que celle-ci est moins digne de foi". Cette imagination,

vitale pour le stratège, est en fait celle dont tout officier doit faire preuve lorsqu'il déroule sa méthode de raisonnement lors d'une planification : la qualité requise, dans l'esprit de Liddell Hart, a finalement dû être imposée aux officiers du XXI^{ème} siècle !

Liddell Hart défend dans ses différentes publications le principe de la "fluidité des forces" par opposition à la concentration, du moins dans le cadre d'un principe de défense. Il faut souligner à ce titre l'intérêt du concept de la "**dispersion maîtrisée**" ou "dispersion contrôlée" qui préfigure la plupart des actions maritimes, aidées en cela par le développement des moyens de communications et de commandement (y compris les liaisons automatiques de données). La force navale y gagne en manœuvrabilité, rapidité de réaction, simultanéité des attaques et concentration des feux : il s'agit de paralyser l'action de l'adversaire plutôt que de combattre selon le principe de la "destruction de l'ennemi". La connaissance du terrain est d'ailleurs un préalable à l'application d'un tel concept et les travaux relatifs au concept REA⁴ dans l'OTAN y participe indubitablement. Contrôler plutôt que prendre ou conserver : c'est bien l'idée sous-tendue dans les concepts de supériorité maritime ou aérienne, que les planificateurs utilisent...en permanence !

Cette fluidité des forces doit être complétée et facilitée par une manœuvre basée sur l'approche indirecte. Bonaparte (1796) et les Balkans (1915) démontrent l'intérêt de lignes d'opérations sous forme d'approche indirecte de l'ennemi. Autre exemple rappelé par le stratège, Napoléon envisage une action diplomatique ou une opération militaire lointaine en 1798 afin de réduire l'Angleterre. *"Le secret des victoires de Napoléon, particulièrement alors qu'il était Bonaparte, réside essentiellement dans son **emploi de la mobilité comme d'un moyen de surprendre l'ennemi et aussi d'assurer sa propre sécurité**".*

Tout au long de son œuvre, Liddell Hart insiste sur le dessein de la stratégie qui est de réduire les possibilités de résistance de l'adversaire et exploitant le mouvement et la surprise. La "dislocation stratégique de l'adversaire", but ultime, est obtenue en combinant des actions de perturbation du dispositif ennemi, de division de ses forces, de mise péril de ses approvisionnements, de menaces sur ses itinéraires,...

On notera que JV 2010 insiste sur le tempo des opérations et la dispersion contrôlée, deux facteurs chers à Liddell Hart et rendus maintenant possibles par l'emploi des technologies de l'information.

En corollaire à ces principes, on doit impérativement se poser la question de l'adéquation de l'entraînement à ces impératifs de manœuvre et de surprise. Cet aspect des choses qui amène d'ailleurs Liddell Hart à soulever la problématique d'un entraînement tourné vers "l'accroissement du rendement dans l'exécution de l'attaque" alors qu'il est impératif de maîtriser les phases de dislocation et d'exploitation qui encadrent le coup porté. S'il n'y a pas de prise en compte de cet impératif, on pourra dire que l'entraînement paralyse l'initiative du commandement et du stratège en limitant l'homme de guerre à la répétition d'actions élémentaires mais au détriment de la réflexion.

⁴ REA : Rapid Environment Assessment : recueil, élaboration et diffusion d'informations d'environnement à caractère opérationnel avant et pendant les opérations interarmées.

Enfin, le plaidoyer que l'on trouve dans les publications du stratège britannique pour une guerre de mouvement ne doit pas être confondu avec les principes de la guerre révolutionnaire qui, tout préconisant effectivement le mouvement, ont pour objectif à terme une guerre d'anéantissement. C'est bien là toute la différence qui existe entre la guerre révolutionnaire et la guerre entre nations à laquelle nous nous intéressons ici.

V-B. ...Complétés des facteurs géographiques...

Après avoir cerné les grandes lignes d'une stratégie, après avoir conceptualisé en quelque sorte celle-ci, ses principes universels se doivent d'être complétés ou enrichis d'une dimension géographique qui fait d'ailleurs la spécificité de l'espace maritime. Par ailleurs, on notera que les missions allouées aux forces navales sont le plus souvent formulées en "maîtrise d'espace aéro-maritime" ou par "conduite d'un embargo ou d'un blocus naval" : leur application demande au préalable une connaissance approfondie des facteurs géographiques qui vont influencer sur la mission.

En revanche, il ne me semble pas souhaitable de l'enrichir de considérations sur les masses ou sur la maîtrise de l'information, domaines qui relèvent à mon sens plus de l'interarmées ou du milieu terrestre.

Il est proposé, pour ces dimensions géographiques, de rester dans l'esprit des documents de planification dont l'élaboration et l'exploitation requièrent une discipline intellectuelle commune aux officiers d'états-majors. Ces documents interarmées d'aide à la planification, la Méthode Interarmées d'Appréciation et de Raisonnement sur une Situation militaire (MARS) pour la France et le "Guidelines for Operational Planning" (GOP) pour l'OTAN, laissent une large place aux facteurs géographiques, que ce soit lors de l'analyse de la situation ou lors de l'élaboration des modes d'action.

Les lignes qui suivent ont été inspirées par le chapitre consacré à la maîtrise des espaces dans l'ouvrage du général Francart "Maîtriser la violence, une option stratégique". Sa catégorisation des zones et des espaces peut être reprise en majeure partie dans le cadre d'une application à une stratégie maritime. Le stratège maritime et, en corollaire, le planificateur maritime, devra prendre en considération les entités suivantes :

V-B-1. Les points.

Les points clés. Ils sont propres à un espace (physique, humain ou structurel). Le stratège maritime retiendra essentiellement les détroits, les points de passage obligés sur les routes maritimes ou encore les points de bifurcation, de séparation des routes maritimes. On notera que la Grande-Bretagne, dans les ouvrages de Liddell Hart représente à elle seule un point clé, face au continent européen, ceci dans la mesure où on imagine une opération menée par les soviétiques contre l'Europe occidentale.

Les points d'osmose qui sont communs à deux espaces. Il s'agira essentiellement, dans l'espace qui nous intéresse ici, des zones aéroportuaires.

V-B-2. Les lignes.

Les lignes de jonction, en l'occurrence les routes maritimes, qui relient, dans notre cas, entre eux les points clés et/ou les points d'osmose précédemment évoqués.

Les lignes de rupture qui sont à la fois les plus complexes et les plus nombreuses, mais qui, dans notre espace, restent essentiellement physiques. Je propose d'y inclure les traits de côte, les limites des plateaux continentaux, les limites des eaux territoriales, voire les limites de zones économiques selon les missions.

V-B-3. Les flux.

Flux humains ou économique-culturels, il s'agit dans notre espace maritime de flux spontanés ou provoqués...mais qui, géographiquement, empruntent les lignes de jonction.

V-B-4. Les réseaux.

On distinguera tout d'abord des **réseaux organisationnels** qui se subdivisent en deux types principaux :

- Des **réseaux informels et économiques**, stables dans la durée, flottilles de pêche, flotte d'armateur au commerce ;
- Des **réseaux hiérarchiques et militaires**, indépendants (Task Force ou Task Group à la mer) ou non (unités légères opérant depuis le littoral ou depuis une base mobile, il s'agit du cas des unités des forces spéciales). Ces réseaux sont généralement caractérisés par leur mobilité, leur fugacité, parfois par l'interdépendance de leurs actions respectives ;
- Enfin, des **réseaux informels et militaires** qui se distinguent des réseaux militaires classiques hiérarchiques par la prise en compte du concept de "Network Centric Warfare" ; même s'il est possible d'objecter que cette dernière catégorie est applicable à court terme à des forces amies.

Par ailleurs, il faudra également tenir compte des **réseaux physiques** qui définissent des espaces :

- Réseaux géographiques définis par les chapelets d'îles ;
- Réseaux définis par la circulation des biens et des personnes par voies maritimes et qui s'appuient entre autres sur les points d'osmose et lignes de jonction rappelés ci-dessus.

V-B-5. Les zones.

Pour plagier en partie les distinguo faits par le général Francart, le stratège naval doit distinguer, au niveau opératif comme au niveau tactique, les types de zone suivants :

- Zone de sûreté ;
- Zone de contrôle ;
- Zone d'exclusion.

La définition de ces zones reste bien évidemment un préalable à toute action maritime et participe à la discipline intellectuelle qui conditionnera à la fois l'objectivité du raisonnement...et l'interopérabilité des intervenants.

Enfin, une bonne exploitation des facteurs géographiques permet aux forces navales de participer à la manœuvre générale d'encerclement de l'adversaire ainsi qu'à la dispersion de ses efforts.

V-C. ...dans un environnement différent.

La lecture des problèmes stratégiques de la guerre révolutionnaire en Chine nous rappelle à juste titre, et ceci malgré la lourdeur apparente de la démonstration, que l'on ne doit pas transposer mécaniquement les lois de la guerre d'un pays à un autre, d'une époque à une autre ou encore d'un peuple à un autre. C'est avec cette "ouverture d'esprit" que Mao Tsé-Toung décrypte les problèmes stratégiques de la guerre révolutionnaire. C'est avec la même curiosité qu'il nous faut nous pencher sur les particularités de notre environnement.

Marcel Duval écrit en 1992 qu'il nous faut repenser les missions de nos forces navales en raison de l'émergence d'un nouvel environnement : En lieu et place d'un affrontement direct et planifié, le nouvel environnement est celui de crises, récurrentes ou non, qui sont la résultante de l'aggravation subite d'une situation instable et qui font craindre le risque d'un affrontement armé. Cet environnement n'est plus nécessairement celui d'un conflit ouvert auquel notre nation prend part, que ce soit au titre de la défense de la Nation ou en raison d'accords de défense collective.

A cet aspect "géopolitique" du changement sur lequel je ne reviendrai pas, il faut ajouter, et c'est bien là notre souci, l'inadéquation des moyens et des doctrines aux missions. Ce constat peut être fait sous trois incidences : milieu géographique, missions des forces navales et environnement politique. Le constat résulte nécessairement d'un travail de prospective, sans pour autant trop sacrifier aux fantasmes des visionnaires.

V-C-1. D'un point de vue géographique.

Où l'on voit qu'il demeure une problématique spatiale de la stratégie navale malgré le développement technologique des moyens d'informations et de commandement...

On a coutume de dire "Qui contrôle la mer, contrôle la terre" dans une optique de projection et d'appui ou de soutien. Cependant, inconsciemment, le contrôle tel qu'il est sous-entendu est celui d'espaces de haute mer. Et si l'on passe de stratégies terrestre, aérienne et navale isolées à des stratégies coordonnées c'est non seulement pour le plaisir d'être interarmées, mais c'est bien parce que terre et mer s'interpénètrent de plus en plus au point de vue doctrinal d'une part et, d'autre part, car les forces navales sont amenées, pour certaines d'entre elles, à travailler à proximité immédiate des côtes, en zone littorale. Cette zone littorale qui est définie par opposition au domaine d'emploi imaginé jusqu'à présent pour nos moyens et ce depuis leur phase de conception, il y a déjà 20 à 30 ans...

Que cette future "zone littorale" fasse 10 ou 80 milles nautiques de profondeur, cela importe peu : ses dimensions évolueront avec le temps et les moyens de l'adversaire en mesure de faire peser une menace permanente, depuis la terre ou la frange littorale, sur nos unités chargées d'une mission de projection de force ou de puissance. La marine de haute mer, intellectuellement satisfaisante car conforme à l'imaginaire commun à tous les marins, ne sera peut-être pas adaptée au

nouvel environnement de "guérilla littorale" sur lequel se penchent les stratégies outre-Atlantique. Proximité de la côte et des zones aéroportuaires adverses, faibles fonds, très faibles préavis sur les menaces malgré l'évolution des technologies, rapport de force qui ne sera peut-être pas toujours du fort au faible, en particulier dans les cas de déploiement en amont : voilà le futur environnement géographique auquel seront confrontés les stratégies navals.

V-C-2. D'un point de vue de la manœuvre militaire.

Les facteurs physiques et géographiques évoqués ci-dessus sont loin des espaces imaginés pour une guerre navale dans l'environnement de la guerre froide. Les acteurs, eux aussi ont considérablement évolué. Le nouvel environnement doit être examiné au crible des objectifs capacitaires souhaités et non des moyens a priori disponibles.

Chacun reconnaît que l'emploi des moyens se fera dans le cadre d'un conflit asymétrique, dans une guerre du faible contre le fort, dont la technique est fondée sur la mobilité et la surprise : ces techniques et principes de la guerre révolutionnaire sont représentatifs des guerres navales, ou du moins de l'aspect naval des conflits actuels. En corollaire, il faut maintenant impérativement se poser la question de l'avenir à donner à la tétralogie de l'amiral Zumwalt qui recouvre théoriquement l'éventail des missions :

- Dissuasion (nucléaire) ;
- Maîtrise des mers ou guerre navale au sens traditionnel du terme ;
- Projection de puissance contre la terre ;
- Présence (stratégie de crise et non de guerre).

En raison de la complexité de la tâche, il est proposé de se focaliser sur les missions attribuées ces temps-ci aux commandements maritimes. On distinguera à ce titre :

- D'une part les missions qui relèvent de la posture permanente de dissuasion et qui s'inscrivent dans une stratégie plus générale dont la définition est arrêtée par le pouvoir politique ;
- D'autre part les missions ou tâches hors défense des intérêts vitaux de la Nation et qui, pour une large part, s'apparentent aux missions dites de Petersberg⁵.

Les quatre fonctions « stratégiques » qui doivent être mises en œuvre dans ces dernières missions se déclinent dès lors de la façon suivante :

- Projection de puissance, capacité offensive, qui ne s'entend que par la mise en œuvre d'armes de précision délivrées par des plates-formes (missiles type TLAM) ou des aéronefs, et soutenue par des moyens de renseignements interarmées et interalliés ;
- Projection de force, capacité *in fine* de mise à terre ou de désengagement de forces terrestres par voie maritime qui implique une

⁵ Missions de Petersberg : missions humanitaires ou d'évacuation de ressortissants ; missions de maintien de la paix ; missions de forces de combat pour la gestion des crises, y compris des opérations d'imposition de la paix.

capacité de protection directe de la force, en transit ou à proximité du théâtre d'opérations ;

- Capacité de combat défensif en zone littorale qui englobe la capacité de mise en œuvre de procédés offensifs et défensifs. Cette capacité recouvre le concept de Guérilla navale mais concerne maintenant tous les types de bâtiments ;
- Capacité de guerre des communications limitée à celle de conduire un blocus commercial et militaire. L'interdiction totale des mers n'est pas recherchée.

V-C-3. D'un point de vue politique.

Pas de mise en danger de la stratégie générale par l'action militaire ou, du moins, pas de prise de risque inutile : le principe énoncé par Liddell Hart trouve toute sa force dans le type d'opérations menées actuellement et dont j'exclue, bien évidemment, les missions de défense des intérêts vitaux de la Nation. Le consensus existe, même parmi les militaires sur cette forte contrainte qui pèse tant dans la conception des opérations que dans la phase de conduite de celles-ci.

Cependant, puisque l'on évoque le risque "politico-militaire", il faut reconnaître que celui-ci n'est pas quantifiable : il ne s'agit pas d'un taux d'attrition des forces ou de gain territorial éventuel. Est-on réellement en mesure de traiter d'une stratégie du risque qui trouverait son application dans une situation contemporaine complexe ? Ses applications ne sont malheureusement pas quantifiables par les moyens actuels de "wargame" dont disposent les militaires aux niveaux stratégiques et opératifs.

En préalable à une pesée des risques, il faut se poser la question de la définition des règles d'engagement et de comportement qui, dans le cas des alliances en particulier, sont généralement approuvées au préalable par le pouvoir politique. La publicité qui en est faite, toute comme les restrictions imposées ou encore la lourdeur et la lenteur des cycles décisionnels politiques, compromettent nécessairement l'effet de surprise dont on pourrait tirer profit.

Enfin, Liddell Hart évoque également le risque qui guette le combattant : l'épuisement physique et moral, le conflit sans vainqueur ni vaincu... Ou encore, à l'échelle de l'Etat, l'épuisement politique, économique ou encore industriel. Il conclut en se demandant si le défi suprême n'est pas finalement de savoir combattre pour gagner et conclure la paix dès que la guerre a cessé de rapporter. Nous sommes bien là dans la problématique actuelle de la gestion de l'opinion publique et de la lassitude dont celle-ci peut faire preuve avec les conséquences imaginables sur les volontés politiques et, en définitive, sur la légitimité apparente de l'action militaire.

Il s'agit indubitablement d'un paramètre dont il faudra tenir compte, en particulier dans le domaine des embargos ou des blocus maritimes décrétés par l'assemblée générale des Nations Unies... ou par certaines puissances occidentales.

Cependant, il faut garder à l'esprit qu'une focalisation sur cet environnement politique applicable de la grande stratégie à la tactique, aussi tentant qu'il puisse paraître, risque en définitive de servir d'alibi aux pusillanimes.

VI. Conclusion.

De même que l'on ne peut isoler stratégie et tactique, ni nier l'existence de l'un et de l'autre, il faut admettre que la stratégie navale doit exister, à la fois comme fondement et comme conséquence de la stratégie militaire dans son ensemble. En effet, même si la manœuvre navale n'a pas d'existence isolée et participe à un tout interarmées dans un conflit moderne, elle n'est pas seulement un volet d'une stratégie générale. Cependant, une tendance perverse de la démarche d'interarmisation tend à vouloir conceptualiser une stratégie interarmées au détriment de l'existence ou du droit au maintien d'une stratégie navale. La conséquence en est, à mon sens, le refus de la démarche intellectuelle pourtant nécessaire pour continuer à enrichir les "briques élémentaires", ou stratégies par armées, qui participent in fine à l'élaboration d'une stratégie de niveau interarmées et supérieure.

La stratégie théorique navale française est en assoupissement nous dit-on : j'ai orienté cette étude sur la plus-value que pourrait apporter le marin, l'homme de mer, stratège potentiel ou du moins premier concerné par le sujet. Cette approche au profit du monde militaire est en fait une conséquence du regret que j'ai à constater qu'en France le monde civil, historiens ou cadres à la retraite, semble seul en mesure de produire des travaux mais condamne également la stratégie navale à s'appuyer sur l'Ecole historique. L'absence de travaux militaires, pourtant indispensables, sur le sujet s'expliquent d'après moi par le désarroi des auteurs militaires qui doivent maintenant tourner la page du "tout nucléaire" et s'inspirer très probablement d'un certain renouveau de la pensée anglo-saxonne.

Pour ce qui concerne les références ou les bases de la réflexion, j'ai évoqué mes réticences pour l'Ecole historique en matière de stratégie même si Liddell Hart en est un des partisans. Ceci dit, il est indéniable qu'il manque à cet essai une étude du conflit des Malouines d'une part et des crises dans le Golfe Persique d'autre part, études qui pourraient être menées sous une approche donnant la part belle aux principes de Liddell Hart.

Donc, à partir d'une lecture critique d'une partie de l'œuvre de Liddell Hart, il m'est apparu intéressant de tenter d'en extraire quelques éléments susceptibles, à mon sens, de participer à l'élaboration d'une stratégie navale.

Cette dernière doit tenir compte de facteurs géographiques qui ne doivent cependant pas être placés au centre de l'analyse ni au centre de la réflexion. On assiste toutefois nécessairement à un renouveau de l'importance de ces facteurs pour deux raisons :

- La maîtrise des aspects géographiques participe à la discipline intellectuelle indispensable à toute réflexion ;
- Le nouvel environnement de travail des forces navales, du moins à échéance raisonnable, est plus que jamais dépendant des facteurs géographiques.

En définitive, et en cohérence avec un nouvel environnement de conflit limité baptisé à juste titre "A littoral environment in the Missile Age", je propose de retenir chez Liddell Hart, mais dans le cadre d'une stratégie navale, les principes suivants :

- Rechercher la paralysie plutôt que la destruction ;
- Eviter de mettre en danger la grande stratégie ;
- Favoriser les modes d'action basés sur le mouvement et la surprise en se fixant, autant que possible, des objectifs alternatifs ;

J'ai déjà dit que ces principes doivent être complétés d'éléments de géographie. Mais, ils doivent également se trouver complétés d'une stratégie du risque, actuellement inexistante et pourtant à même de faire le lien entre stratégie militaire et grande stratégie.

Par ailleurs, toute étude doit dorénavant s'inscrire dans le cadre d'un environnement qui fait la part belle à la "stratégie du fait accompli" de la part de l'adversaire potentiel, conséquence directe des nouveaux rapports de force institués.

Enfin, seule l'élaboration d'une stratégie navale, ou du moins la réflexion préalable, permettra de sortir les marins de la situation actuelle qui les réduit à justifier l'existence de leur outil sans avoir nécessairement le temps de préparer l'avenir.

BIBLIOGRAPHIE

Sir B. H. LIDDELL HART

L'alternative militaire : Déterrent ou défense. Traduit de l'anglais par Henri Defaix. Editions de la Table Ronde, 1960. Titre original : deterrent or defense.

La guerre moderne. Traduit de l'anglais par Henri Thies. Bibliothèque d'histoire politique, militaire et navale – Editions de la nouvelle revue critique, 1935. Titre original : The British way in warfare.

Les guerres décisives de l'histoire, études de stratégie. Traduit de l'anglais par B. Mayra et le Lcl de Fonlongue. Bibliothèque historique – Payot, 1933.

Stratégie. Traduit de l'anglais par Lucien Poirier. Librairie académique Perrin, 1998.

Coutau-Bégarie Hervé

Traité de stratégie. Economica, bibliothèque stratégique, 1999.

Francart Loup

Maîtriser la violence, une option stratégique. Economica, bibliothèque stratégique, 1999.

Sevaistre Olivier

Liddell Hart et la mer. Article disponible sur www.stratisc.org.

Gouvernement US. White House, Department of the Navy. (source Internet principale www.dtic.mil).

A National Security Strategy for a New Century (NSS 99). White House, décembre 1999.

JOINT VISION 2010. America's military : preparing for tomorrow.

From the sea. Preparing the Naval service for the 21st century. Septembre 1992.

Forward...from the sea. 19 septembre 1994.

Naval Doctrine Publication 1 (NDP1), Naval Warfare. Mars 1994.

UK Royal Navy

The fundamentals of British Maritime Doctrine – 1995.

Revue Stratégique

48 – Plaidoyer pour une stratégie maritime théorique – Hervé Coutau-Bégarie – 1990.

53 – La culture stratégique française – Bruno Colson – 1992.

56 – Forces navales et contrôle des crises – Marcel Duval – 1992.

Proceedings

Rebalancing the Fleet - Vadm Cebrowski (USN), novembre 1999.

A combatant for the Litorals – LCDR Weeks (USNR), novembre 1999.

Depeyre

Minutes de la conférence "Stratégie maritime" prononcée le 8 février 2000 au CID.

Delpech Thérèse

La guerre parfaite. Essais Flammarion – 1998.

Mao Tsé-Toung

La guerre révolutionnaire, Problèmes stratégiques de la guerre révolutionnaire en Chine – 1936.